

Claude Vercey a le jarret ferme, je puis en témoigner. Au terme d'une longue série d'épreuves probatoires que je lui infligeai, un été en Ombrie le long des villes en pente, je découvris, émerveillé, combien l'empilage des marches, contre-marches, colimaçons et autres escalators avait réussi à lui monter jusqu'à la tête pour irriguer enfin la belle méditation hélicoïdale qu'il nous donne aujourd'hui à lire.

Quelle énergie, en effet, quelle pétulance dans ce manuel (légèrement détourné) consacré au bon usage de l'escalier. Au fil des pages la sentence s'agrippe à la rampe comme une centenaire inoxydable, l'aphorisme (« *L'escalier est une balance juste* ») y fait la courte échelle au précepte de concierge (« *Les artistes sont priés / d'emprunter l'escalier de service / de le rendre à la sortie / en bon état de marches* »). Ou bien encore, le pastiche (*La contre-marche* : hommage à Meschonnic, gentiment moqué ?) précède d'une demi-volée le mauvais rêve (*Anne ou la dernière porte*) entrevu à la dérobée. L'esprit du lecteur se prend bien vite à ce jeu de yo-yo ontologique que n'aurait pas renié Dante.

De sa baguette précise (et subsidiairement magique), il Maestro Claudio mène cette revue polysémique avec le plus grand sérieux (qualité essentielle du véritable humoriste). A la fin de la représentation, du bas de son empyrée et sans plumes là où je pense, je crois l'entendre s'adresser au public : « *L'ai-je bien descendu ?* »

A noter que notre sigisbée des hauts et des bas bénéficie ici de la complicité ébouriffée de Georges Curie (photographe) et de Jean-Pierre Georges (préfacer).

© **Jean-Louis Jacquier-Roux**

« Sur l'escalier il n'y avait pas de raison. D'écrire, aucune vraiment. Et de ne pas écrire, tout autant ; et aucune de refuser » la proposition : celle de Georges Curie d'accompagner ses photographies de marches, rampes et paliers.

On pouvait se douter que l'escalier ou tout autre sujet dont s'emparerait Claude Vercey deviendrait sous sa plume quelque chose de totalement « à part », quelque chose de **verceytois** pourrait-on dire. Notre homme, contrairement à la cage de ses escaliers, est un **cas-je** particulier. Il occupe une place tout à fait (et au faîte) originale dans la poésie contemporaine.

D'abord : *Est-ce qu'elle y est* la poésie, dans ce recueil ? L'escalier naît, tel l'escargot de Bourgogne, « d'une coquille qui se déploie par degrés suivant l'hélice », degrés qui évoquent aussi le titrage des vins de la même province. Assurément, dans cette figure métaphorique du poème, caractérisée comme lui par la verticalité, la poésie accompagne l'ascensionniste au cœur de la demeure intérieure où loge l'écriture. C'est au pied de l'escalier que l'on voit le poète. Désirant accéder au parvis, par un vice littéraire raffiné, il privilégie la montée à vis. « Je n'ignore pas l'escalier d'extérieur, monumental qui prélasse ses pierres de taille au soleil, que rongent les lichens par plaques orange et **cernes vert-bleu**, mais ce n'est pas mon escalier. »

Conquis, nous gravissons les marches à la suite du poète qui nous promène de fable en épigramme, jusqu'à une nouvelle dans laquelle Sœur Anne ne voit rien venir ( je n'en révélerai pas davantage). Tout se trouve dans ces escaliers bourguignons comme dans les auberges espagnoles, de l'escalator aux *Marches du Palais* sans oublier la célèbre comptine *Mes escaliers sont en papier*, qui s'impose sur les cahiers d'un poète.

Ainsi que le note Jean-Pierre Georges dans sa préface, le facétieux Claude Vercey nous entraîne sur un terrain jouissif « d'allitérations glissantes, jeux sémantiques non sablés, feintes lexicales dangereuses, contre-pieds assassins ! »

Vivons et écrivons sans garde-fou pour ne pas mourir raisonnables (l'horrible mot) au milieu du panurgisme ambiant ! « Les artistes sont priés/ d'emprunter l'escalier de

service/ de le rendre à la sortie/ en bon état de marches. » Empruntez l'escalier de Vercey et ne le rendez surtout pas !

© **Chantal Dupuy**

C'est un recueil en trois parties, trois étages pourrait-on même dire. La dernière est la plus surprenante, on n'est guère habitué au Claude Vercey novelliste. Et le ton à la fois péremptoire et mystificateur convient à merveille. On entre dans le fantastique sans s'en apercevoir et l'entourloupe fonctionne. Claude adore brouiller les cartes, il enrume son lecteur, en le mettant dans la confiance bon gré mal gré, et non content de le tutoyer, comme devisant en charmante compagnie, il fait dialoguer son héros avec lui-même. On ne sait plus très bien à force où se situer. Il déloge de tout statut, si confortable soit-il. La partie centrale, axiale, ce sont des photos de Georges Curie, d'escaliers comme on s'en doute, de toutes les formes, sous tous les angles. Et ce passage fera mieux entendre la première partie plus poétique où Claude procède de la même manière en changeant chaque fois d'objectif. Le sujet est des plus inattendus, loufoques, absurdes ; c'est sur ce terreau incertain qu'il va échafauder avec un art consommé des mots ses instantanés. Tout est affaire de termes à exploiter et de jeux avec ceux-ci, il lui suffit de se pencher par-dessus la balustrade, en faisant attention bien entendu, pour composer toutes sortes de textes où l'humour l'emporte sans crainte de la chute. Pour le reste, la préface de Jean-Pierre Georges fait très bien le tour des parties communes où la concierge prétend être de tout temps.

© **Jacques Morin**

Préfacé par Jean-Pierre Georges et accompagné en son centre de photographies de Georges Curie, ce livre étonne par son sujet et par son « traitement ». En effet, a priori, on trouve assez peu d'escaliers en poésie. C'est donc tout le mérite de l'auteur que d'en faire un objet d'étude, de se livrer à son observation minutieuse et de la considérer à différents « degrés », c'est le cas de le dire... Claude ne se prive pas de varier les plaisirs et les formes avec un grand luxe de détails : fable, épigramme (long), esquisse, discours, fantaisie et même un genre de nouvelle (« Anne ») à la fin. « Vercey est un malicieux, son œil pétille, et sa plume aussi... », nous dit-on dans la préface. En effet, *Mes escaliers* est un livre à l'humour subtil et délicieux. Un seul exemple : « Les artistes sont priés / d'emprunter l'escalier de service // de le rendre à la sortie / en bon état de marches »

© **Jean-Claude Touzeil**

Les escaliers de Claude Vercey sont des machines hautement ludiques, elles entraînent le corps et l'esprit dans des ascensions surprenantes qui balancent entre l'usage de l'objet et celui des mots : « un escalier précisément ne se donne pas, il se prend. J'ai donc pris l'escalier. » Notons que ces escaliers ne trouvent vraiment leur essor que dans leur invention par les mots : « (...les mots d'esprit sont des mots d'escalier ) c'est en descendant que parfois on s'élève. » Appliquer une morale à l'escalier est jubilatoire, peut-être une vengeance contre un objet de douleur ? C'est plus complexe que cela, cet objet cache une femme avec son bas qui file. Le désir de la femme est une ascension et ce bas qui s'éloigne qui s'abaisse encore, une dénudation. Nous entrons dans le rêve, dans le sommeil, lieu du désir assouvi, dans la coquille de l'escargot. Cette ascension continuelle nous mène à un récit fantastique, la visite chez une femme, la dernière porte, tout en haut... Des apparitions, des paysages se livrent au passage, une passerelle, des épreuves, est-

ce un cauchemar ? et au moment où la rencontre peut se réaliser, un recul. Il reviendra demain. Après tout l'escalier ne sert qu'à s'élever et c'est en descendant qu'il s'élève vraiment ! A lire sans modération.

© **Alain Wexler**